

Le Libéraire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 fr.
Trois mois.....	2 fr.

Propagande Révolutionnaire

Une brochure d'actualité que les sections de l'A. I. A., et les groupes révolutionnaires ainsi que tous les militants devraient répandre à profusion, c'est « L'ANTIPATRIOTISME ».

DECLARATION EN COUR D'ASSISES
par Gustave Hervé

C'est le résumé succinct de la doctrine révolutionnaire sur la patrie et sur l'attitude des prolétaires en cas de guerre.
Prix de la brochure 10 centimes — par la poste 15.

Pour les vendeurs 7 fr. le cent — port en plus, 60 centimes pour trois kilos, en gare.

EDITION DU LIBERTAIRE

La semaine prochaine, nous mettrons en vente une brochure ayant pour titre : « LE PATRIOTISME (par un bourgeois) » cette brochure contiendra LES « DECLARATIONS » d'EMILE HENRY.

Prix 15 centimes — par la poste 20 — pour les vendeurs 9 fr. le cent.

Le « PROCES DES QUATRE », tel est le titre de la brochure que vient de terminer Miguel Almeyda, sur le procès infâme autant que ridicule intenté à nos amis VALINA, CHARLES MALATO, HARVEY ET CAUSANEL, procès qui, heureusement, aboutit à un acquittement.

Cette brochure est un petit chef-d'œuvre de logique ; la mauvaise foi dont la police politique est coutumière est mise à nu ; le portrait de notre AMI Bulot, en quelques phrases lapidaires, est tracé de main de maître.

Nous ne saurions trop recommander aux camarades de faire tout leur possible pour que ces opuscules se trouvent dans toutes les mains. Nos ennemis disposent ET S'AVERTissent de tous les moyens pour nous opprimer ! Sachons à notre tour être assez énergiques et défendons-nous par tous les moyens en notre pouvoir. Pour commencer, aux mensonges opposons la vérité.

A partir du 1^{er} février, nous prions nos camarades de demander chez leur libraire le n° 1 de la série des publications mensuelles de la Colonie d'Algérie : « L'A. B. C. du Libéraire » par Jules Lermine, couverture de Steinlen. — Prix : 40 cent.

Proletaires de tous Pays

UNISSEZ-VOUS

A l'heure où nous écrivons ces lignes, une bande de malfaiteurs cosmopolites se trouve réunie à Alger, en Andalousie, sous le prétexte de trancher le « litige » marocain.

Ces diplomates chauves et aux yeux clignotants, sont les chargés d'affaires de la haute finance internationale. Leur véritable objectif consiste à tailler, chacun pour la bourgeoisie de son pays, la plus large part de contrôle et d'influence dans l'empire d'Abd-el-Aziz, en attendant qu'un événement heureux permette au plus puissant et malin d'entre eux de se rendre maître du Maroc arabe et musulman en vertu de ce principe chrétien : la France aux Français ou l'Allemagne aux Allemands.

Pour préparer l'opinion publique à justifier leurs appétits, les dirigeants allemands essayent de faire vibrer la corde patriotique en repartant du drapeau engagé et de l'honneur national.

Cette grandiloquence traduite en langage précis, se réduit à l'injonction connue : peuple, numérote tes os et prépare-toi à tirer les marrons du feu pour tes exploiters.

C'est de nouveau, encore et toujours au nom de la patrie, de la nation et de la race, que rois et financiers, escomptant conquêtes et bénéfices, s'appêtent à lancer les uns contre les autres, pour leur œuvre de mort et de vol, les citoyens de la grande patrie du Travail générateur de vie et de bonheur.

Comme la nation, ce composé souvent hétérogène de races diverses, a absorbé, par un long effort séculaire, les anciens groupements ethniques, communaux et régionaux, issus eux-mêmes d'une agglomération de clans et de tribus primitifs, la véritable patrie contemporaine ne se borne plus aux frontières déformées artificielles de races et de nations. Déterminée par de nouvelles conditions économiques, elle s'étend à tous les pays à production capitaliste et est appelée à embrasser sous peu la surface entière de la planète.

Contre cette patrie élargie qui crée partout en passant par San Francisco, par l'Amérique et par l'Europe jusqu'à Vladivostok, mêmes conditions de travail et de vie et partant unité de lutte et de but pour le prolétariat en mal

d'émancipation, la survivance des vieilles frontières nationales et étatiques constitue avec le morcellement du sol et l'appropriation individuelle des instruments de production l'obstacle principal à la solidarité et au bien-être humain.

Les patries antagoniques et oligarchies bourgeoises sont, par conséquent, en révolte ouverte contre l'évolution sociale et doivent être traitées par le prolétariat en ennemies.

Toute guerre est, dès maintenant, une guerre civile, dans le sens que les conservateurs attribuent à ce mot et les gouvernants qui les fomentent sont des malfaiteurs, la véritable association de malfaiteurs à exterminer sans pitié.

L'étroite solidarité qui relie les prolétariats des pays capitalistes entre eux et l'intérêt et la sécurité de notre at home français, nous commandent impérieusement de nous entendre, en toute première ligne, avec nos camarades d'Angleterre et d'Allemagne pour prendre l'initiative de la Révolution en cas d'une guerre anglo-franco-allemande.

La défaite comme la victoire étant également désastreuse pour le peuple travailleur, l'insurrection, en cas de guerre, est le seul devoir civique du prolétariat conscient.

Heureusement, la conscience prolétarienne se réveille partout et les masses profondes de la population commencent à secouer leur torpeur.

La Russie, cette ancienne réserve de la réaction européenne, est en pleine effervescence révolutionnaire.

Les millions et les millions de socialistes allemands s'agitent. Une campagne de meetings de protestation contre la menace impériale de porter atteinte au suffrage universel s'organise d'un bout de l'empire à l'autre.

Cette campagne qui, dans l'esprit de ses initiateurs, ne devait tout d'abord viser que la menace de Guillaume II de supprimer le suffrage universel en vigueur pour l'élection du Reichstag, est devenue aujourd'hui une agitation intense en faveur de la conquête du suffrage universel pour l'élection de tous les parlements des Etats allemands qui sont encore nommés par un suffrage à trois classes qui rend impossible l'élection de députés ouvriers et socialistes. Ainsi, le Landtag prussien, composé de 400 membres, ne compte aucun représentant socialiste, malgré que les électeurs socialistes constituent en Prusse plus de 20 % de la totalité des votants.

Ce mouvement, qui a coïncidé avec l'anniversaire de la semaine rouge de Pétersbourg, commémorée partout en Allemagne, a commencé à Hambourg où de violentes bagarres ont eu lieu entre travailleurs et policiers. Rien qu'à Berlin, il y a eu le dimanche 21 janvier 300.000 personnes qui ont revendiqué dans d'innombrables réunions, et on estime à plus d'un million le nombre des manifestants de cette première journée pour l'Allemagne entière. Quoi qu'il en soit, et pour aussi pacifiques qu'elles aient été, ces manifestations sont un excellent présage, car elles inaugurent une agitation extra-parlementaire, qui, les événements aidant, est susceptible de prendre une allure plus agressive et révolutionnaire.

La houle révolutionnaire qui nous vient de l'Est, effleure et se prépare à secouer fortement l'Allemagne, à également sa répercussion jusque dans cette citadelle du capitalisme qu'est l'Angleterre.

Avec la forte majorité libérale et démocratique qui entre triomphalement au parlement de Westminster, le peuple anglais, rompant enfin avec une vieille tradition qui veut que *Whigs* et *Tories* se relayent et s'écartent mutuellement depuis des temps immémoriaux, a, pour la première fois depuis que l'Angleterre existe, constitué un *Parti du Travail* qui comportera de quarante à cinquante membres dans le *House of Commons*.

Sans exagérer la portée — nous sommes payés pour cela — de l'élection d'une quarantaine de socialistes de Parlement, nous saluons avec joie l'orientation nouvelle que le peuple anglais veut imprimer à son action politique et sociale.

Partout, et notamment en Russie, en Autriche, en Allemagne, en Italie, en France et en Angleterre, le prolétariat est arrivé à sa conscience de classe. Il comprend aujourd'hui que les frontières sont des barrières artificielles élevées par ses exploiters. Aucune force, désormais, n'est plus capable d'empêcher les travailleurs sans distinction de race et de nationalité de s'entendre et de solidariser leurs efforts.

La grande parole de l'Internationale « *Proletaires de tous pays, unissez-vous* », prend corps, et si demain, par impossible, nos maîtres anglais, français ou allemands s'avisent de passer de la menace à l'exécution et proclamaient la grande guerre fratricide de leurs rêves constants, c'est par la grève générale, suivie d'expropriation capitaliste, que nous frapperions au ventre, c'est-à-dire à mort, la classe ennemie, l'infâme et hideuse bourgeoisie.

Un Proscrit.

Le Mouvement anarchiste en Russie

Nous voilà revenus aux plus beaux jours du régime inauguré par le sinistre de Pleve. Sous le masque du libéralisme, l'aristocratie Witte, a même dépassé le ministre inamovible qu'était son prédécesseur. Tous ceux qui pensent, parlent, écrivent en Russie ont été arrêtés, emprisonnés par ordre administratif. Les casernes, les hôpitaux, les bains publics, les écoles sont transformés en prisons. On pend, on fusille partout. Les journaux sont supprimés par centaines. Presque toutes les provinces sont à l'état de siège, c'est-à-dire que les villes et les villages sont entre les mains des hordes sauvages de cosaques. Ceux-ci terrorisent les habitants ; leurs extorsions de l'argent ; fouillent les passants pour enlever les armes et surtout les bijoux ; knoutent et tuent les récalcitrants. Dans les villages c'est pire ; les maisons sont incendiées, les femmes, les filles et même les enfants sont violés. Et c'est au milieu de ces dragonnades, que le Gouvernement prépare les élections d'une Douma, d'une Chambre introuvable. Naturellement la masse populaire se désintéresse complètement de son rôle de peuple souverain. Il n'en est pas de même de ses prétendus Chefs et tout particulièrement de Plekhanoff le Jaurès russe ; en effet : « Les social-démocrates qui avaient décidé de boycotter la future Douma, sont revenus sur cette résolution et, réunis en congrès en Finlande, ont élaboré un programme d'action, d'après lequel ils doivent prendre part aux élections. »

L'amour du pouvoir peut conduire bien loin. L'attitude des anarchistes en face de la Douma se résume dans ce fait : cette semaine nos camarades de Lodz ont pénétré dans les bureaux des élections, et ont brûlé tous les papiers administratifs ainsi que les listes électorales.

Nos camarades, comme les autres, ont souffert des persécutions de la police. Ils sont encore, plus que quiconque, exposés à l'arbitraire policier. Le gouvernement russe n'a pas à se gêner avec eux, car il sait très bien qu'il aura pour lui l'opinion publique du monde entier, quand il s'agira d'exterminer ces hors-la-loi. Aussi le comte Witte s'efforce-t-il de qualifier tous les révolutionnaires anarchistes, pour tranquilliser les âmes charitables.

Les procès d'anarchistes ne se comptent plus. Un des plus anciens est celui du camarade Dal, auteur des *Documents socialistes*. Il fut condamné à mort par le conseil de guerre d'Odessa (bien que l'état de siège n'y fut pas proclamé encore) pour avoir tiré, sans l'atteindre, dans la direction du mouchard qui l'avait dénoncé. Il fut « gracié » et sa peine commuée en 20 ans de travaux forcés.

Le procès du groupe de Négine est le premier gros procès anarchiste en Russie, aussi mérite-t-il d'attirer notre attention.

La police découvrit l'imprimerie clandestine du groupe et saisit le premier numéro du *Nabul* (Tocsin), journal anarchiste-communiste. Un seul ouvrier se trouvait dans l'imprimerie pendant la descente de la police, il offrit une résistance désespérée mais fut vaincu par le nombre. Dix jours plus tard, la police alla perquisitionner, à deux heures du matin, dans la demeure de nos camarades. En ce moment, cinq ouvriers s'y trouvaient, quatre dormaient et le cinquième lisait. Voyant venir la police et les soldats, il sarma et barricada l'entrée du mieux qu'il put. Sous la poussée des cosaques, tout céda et le commissaire s'avança, le revolver au poing. Notre camarade prévint son geste et l'abatit d'un coup de feu, lui-même fut littéralement haché par les sabres des cosaques. Les quatre ouvriers qui dormaient s'éveillèrent au bruit et une véritable bataille s'engagea entre eux et les policiers. Dans la mêlée, furent tués deux commissaires, deux cosaques et un gendarme. Du côté de nos camarades, l'un était mort et quatre très grièvement blessés. On les laissa, gisant dans une mare de sang,

une journée entière. A demi-morts, ils furent traînés devant un conseil de guerre où, malgré leur faiblesse, ils tinrent tête vaillamment aux bourreaux, et ces mourants furent condamnés à mort et exécutés. Leurs camarades ont honoré leur mémoire en faisant sauter, le jour du verdict, le commissaire de police de Négine.

A Varsovie, 40 anarchistes-communistes furent condamnés à mort par le conseil de guerre et assassinés, la semaine dernière, dans la cour de la prison. Le jugement a été bâclé en deux jours, le tribunal ne s'est même pas donné la peine d'identifier les accusés et n'a pas admis d'avocats. Aucun crime ne fut relevé contre eux, autre que celui d'appartenir au groupe anarchiste-communiste. L'accusation ne tenta même pas d'établir leur complicité dans les attentats de tous nos camarades fut héroïque, tous se sont proclamés hautement anarchistes-communistes et ont balayé leurs bourreaux les assassins galonnés. Au plus jeune, Rifkind, le président du tribunal demanda : « Quel est votre nom ? Anarchiste-communiste. — Votre profession ? — Fabricant de bombes. »

Devant le même tribunal comparaisaient deux jeunes filles anarchistes : elles furent ensevelies vivantes dans les caveaux de Schlessenbourg, dont la presse européenne annonçait, hier, la disparition, sur l'assurance de M. Witte. Les anarchistes de Varsovie sont bien décidés à venger l'assassinat de leurs camarades. Déjà, cette semaine, ils ont lancé deux bombes qui prouvèrent à la police qu'ils ne sont pas encore tous exterminés.

Les fusillades de Varsovie ne sont qu'un commencement. Beaucoup d'anarchistes russes attendent la mort dans les prisons. A Odessa, cinq d'entre eux furent déjà fusillés sans jugement.

Le procès des deux vaillants exécutés du féroce Bogdanovitch, vice-gouverneur de Tamboff, caractérise bien la justice russe. L'un était l'ouvrier K., de Tamboff, l'autre un « inconnu » venant de Saratoff, et que nous soupçonnons fort d'être un de nos camarades. Le sieur Bogdanovitch mit à feu et à sang tous les villages de la province Tamboff pour « pacifier » les paysans. Des milliers de ceux-ci furent fouettés jusqu'à mort, fusillés, mitraillés. Et quand il tomba sous les balles vengeresses de deux ouvriers, ce fut une joie générale et on pleura quand, après dix jours d'agonie, mourut Bogdanovitch, car sa mort coïncidait avec l'exécution de ses deux justiciers. Ils furent jugés par un conseil de guerre et refusèrent de déposer. Leur avocat fut arrêté en plein tribunal et jeté en prison. Ils furent condamnés à être pendus, mais pas un des condamnés de droit commun, même sous promesse de grâce, ne consentit à accomplir l'ignoble besogne. Alors plusieurs cosaques s'offrirent. Mais comme le code militaire russe défend aux soldats de pendre, les deux condamnés furent fusillés.

Actuellement la révolution semble paralysée. La terreur blanche règne en maître. Le peuple paraît comme essouffé de l'immense effort fourni. Du reste, il est fatigué de suivre les meneurs socialistes qui l'entraînent dans des luttes stériles pour la conquête du pouvoir politique négligeant absolument son lamentable état économique. L'ouvrier russe meurt de faim et on lui donne un bulletin de vote. Les arrestations en masse ont aussi désorganisé tous les partis. Mais l'oppression gouvernementale a mal calculé : elle ne fera qu'exaspérer les intellectuels et le peuple affamé. Si tout soudainement armé devient impossible d'ici à quelques mois, par contre les attentats individuels iront en augmentant. Et, si ce n'est pas la banqueroute qui fera sauter les restes de l'oligarchie plébéienne soutenue par l'argent de la République française, ce sera la dynamite.

Un anarchiste russe.

L'ARSENAL de la TYRANNIE

LA HIÉRARCHIE

« Le plus fort, affirmait J. J. Rousseau dans son *Contrat Social*, ne resterait pas longtemps le plus fort, s'il ne transformait la force en droit et l'obéissance en devoir. »

C'est là, en effet, que git tout le secret de la puissance et de la durée de la tyrannie.

Le despote accompli se garde bien d'établir des intermédiaires entre lui et ses victimes.

Il économise ainsi les frais généraux d'exploitation et bénéficie de tous ses avantages, sans être obligé d'entrer en partage avec des tiers.

Véritable vampire, il s'abreuve à longs traits des larmes des infortunés que les hasards de la loterie humaine

ont fait tomber sous sa coupe, et savoure leurs angoisses avec volupté.

Mais l'exercice de l'oppression, dans ces conditions, est forcément restreint dans des limites assez étroites.

La tyrannie, instaurée sur une grande échelle, ne saurait s'accommoder de ces satisfactions solitaires ; c'est alors qu'éclate dans toute sa beauté le machiavélisme du système hiérarchique.

Ce que le tyran suprême perd en intensité de jouissance, il le rattrape au centuple en faisant peser sa domination sur un plus grand nombre d'esclaves.

Rien qu'en mouvant le petit bout du doigt, il peut ébranler l'Univers, faire couler le sang à flots, supprimer en

quelques instants, des milliers d'existences humaines et détruire le fruit du travail d'une longue suite de générations.

Il peut se dire comme Néron que s'il n'est pas le maître de se faire aimer, il ne dépend que de lui de se faire craindre et détester.

La distribution hiérarchisée des fonctions assure son repos, garantit sa sécurité et lui procure la jouissance inefable, parait-il, de faire sentir le poids de son autorité aux malheureux que le Destin condamne à lui servir de jouet.

Elle diminue en même temps les risques qu'il a à courir ; car si le petit exploitateur est quelquefois exposé aux vengeances personnelles de ceux qu'il exploite, ce danger est beaucoup moins à redouter de la part du supérieur hiérarchique, dont la responsabilité s'est répartie sur les têtes intermédiaires.

Elle le dégage, même la plupart du temps, de toute éventualité périlleuse, comme le démontrent les tyrannies subalternes, de toutes les plus odieuses.

Les opprimés, en effet, connaissent à peine la cause première et génératrice de tous leurs maux.

Leur véritable ennemi, c'est le tyran subalterne, le contre-maître, le sous-chef, le premier ouvrier ou le commis qui leur fait lâchement payer tous les déboires et les humiliations dont lui-même est abreuvé.

Pour les opprimés des dernières catégories, le grand chef apparaît plutôt comme le modérateur de la tyrannie que comme son auteur.

Son intervention revêt à leurs yeux un caractère de clémence et d'atténuation qui lui concilie les sympathies de ses victimes, qui le croient leur protecteur, tandis qu'il joue simplement le rôle de l'huile servant à graisser les rouages de la machine pour l'empêcher de crier.

Sa modération est un calcul, en vertu duquel il retire un rendement plus régulier, plus sûr et plus important.

La hiérarchie bien comprise devrait avoir pour résultat de perpétuer l'oppression jusqu'à la postérité la plus reculée, si l'esprit de révolte, qui fermentait jusqu'au sein des populations les plus avilies par la servitude, ne venait déjouer les combinaisons les plus savantes et dérouter toutes les prévisions.

La hiérarchie pourrait s'expliquer jusqu'à un certain point, si elle se bornait à une distribution de fonctions et à une délimitation d'attributions, surtout pour les travaux qui exigent de la vitesse, de la simultanéité et de la précision, tels que les mouvements d'une armée en campagne ou les manœuvres d'un équipage pendant une tempête.

Mais les bénéficiaires de la hiérarchie ne l'entendent pas ainsi ; ils attachent à la Chéfferie l'idée d'une plus forte rémunération et d'une plus grande somme de loisirs.

Le Chef (quels que soient les moyens qu'il ait mis en œuvre pour obtenir ce titre) prétend rester toujours le maître et continuer à jouir des avantages honorifiques et pécuniaires attachés à sa situation.

Il faut qu'il soit éternellement le chef, qu'il possède seul l'initiative et que ses subordonnés demeurent passifs.

Ne lui dites pas que ses fonctions pourraient être exercées avec la même efficacité, sinon mieux, par ses inférieurs.

Dès qu'un individu a été sacré chef par le hasard des circonstances, il doit rester chef toute sa vie, alors même qu'il accomplit les actes les plus ordinaires, même lorsqu'il trône sur la chaise percée.

C'est ainsi que certains maniaques vaniteux, lorsqu'ils sont décorés, attachent un ruban rouge sur tous les effets de jour et de nuit qui composent leur garde-robe.

C'est en vertu de ces idées fausses et ridicules que ceux qui exercent l'autorité parmi les hommes se réservent la signature des ordres dont ils n'ont les trois quarts du temps jamais entendu parler.

La chose est absurde, mais le principe autoritaire est sauf.

La conclusion est facile à tirer. Personne ne peut être responsable pour autrui, ni en bien ni en mal ; chacun doit l'être de ce qu'il fait et de la manière dont il le fait, rien de plus.

La hiérarchie n'étant qu'une des armes de l'exploitation, doit disparaître avec elle.

Atôme.

La Farce Présidentielle

M. Fallières est élu roi; la République est sauvée. On peut donc risquer, aujourd'hui, quelques observations sur cet événement, sans faire le jeu de l'un ou de l'autre des Syndicats rivaux. Tout ce qu'on souhaite, c'est de mettre en lumière la bouffonnerie des bataillons qui se livrent autour de l'assiette au beurre.

M. Doumer était le candidat des cléricaux. Il a toujours vécu en libre-penseur; il est marié civilement; ses enfants ne sont pas baptisés.

M. Fallières est l'écu des anticléricaux. Il a pourvu son cousin d'un bon évêché; sa famille est abondamment munie de sacrements; il est lui-même chéri du clergé, dans sa région.

C'est précisément le dédain maladroit de l'arriviste Doumer pour les pratiques religieuses qui l'a rendu odieux aux socialistes. Le Parti Unifié l'accuse d'avoir fait, par son abstention, une allusion perfide à l'eau du Jourdain et aux certificats du chanoine Andrieu. Le confesseur des Dames de Bessoulet avait signifié qu'on ne peut donner, pour chef à l'Etat, un individu qui vit « dans le concubinage » et qui élève ses rejetons « comme des chiens ».

Je ne sais si les lecteurs des journaux du bloc ont noté l'épithète que MM. Jaurès et Clemenceau infligeaient tous les matins à M. Doumer, comme une flétrissure. Ils le traitaient infatigablement d'*aventurier*. Le mot est drôle, et il est significatif. M. Doumer est un politicien professionnel, un affamé de pouvoir et de jouissances comme MM. Jaurès et Clemenceau. Que signifie donc cette injure : *aventurier* ?

Ceci : M. Doumer est un fils de gueux, né au hasard des tribulations paternelles, dans un logis de rencontre; il a travaillé de ses mains, comme apprenti, avant de s'élever à la haute dignité de pion. Il garde la tare du « travailleur manuel ». MM. Jaurès et Clemenceau sont des bourgeois, de souche bourgeoise; l'un médecin, l'autre professeur de Faculté, normalien, neveu d'amiral.

Ils appartiennent donc à la caste nouvelle qui a confisqué le bénéfice de la fameuse Révolution, qui s'est substituée aux castes anciennes, qui s'arrogue leurs privilèges, leurs monopoles, et qui les exerce avec un égoïsme, une arrogance, une intransigeance inconnue des Aristocrates. Les Bourgeois, les Intellectuels, daignent accepter le secours des ouvriers manuels, les jours de bataille; mais ils ne leur permettent pas de prétendre au gouvernement, aux gras profits, aux cyniques ripailles, aux prestigieuses positions officielles.

Pour les bourgeois Clemenceau et Jaurès, l'ex-ouvrier Doumer est un *aventurier*, comme le bourgeois de l'Ancien Régime faufile dans une grande charge était un *aventurier* aux yeux des ducs et des marquis.

Aussi, est-il fort plaisant de voir la foule socialiste se gargariser de déclamations sur la « lutte des classes » et prendre pour chefs, pour maîtres, pour papes, tous les émissaires de la classe ennemie.

Les bourgeois de 1789 étaient trahis et faillirent être roulés par le noble Mirabeau, que la Monarchie payait grassement pour étrangler la Révolution.

Les ouvriers de 1906 se font trahir et vendre par les pontifes bourgeois qu'ils mettent à leur tête dans leur lutte contre la bourgeoisie.

Les mêmes histoires se répètent éternellement.

Il est vrai que, au procès de l'A. I. A., le procureur général Seligmann a déclaré qu'il n'y a plus de classes. Et le jury l'a prouvé peu après...

Mais le plus amusant, dans la campagne menée, au nom du bloc, par MM. Jaurès et Clemenceau pour la candidature Fallières, le voici :

En 1887, la République eut déjà l'honneur d'être gouvernée par M. Rouvier, pendant six mois.

Avant de constituer le ministère Rouvier, le président de la République avait mandé à l'Elysée M. le baron de Mackau, président de l'Union des Droites, qui promit son concours moyennant des engagements précis. Et M. le duc de La Rochefoucauld confirma, dans une lettre à la *Gazette de France*, que le nouveau cabinet serait un gouvernement de droite.

Alors, la presse de gauche jeta feu et flammes.

Durant toute la durée du ministère, M. Clemenceau publia TOUS LES JOURS ces documents en tête de la *Justice* :

Paroles prononcées par M. Rouvier, président du Conseil des ministres, à la séance du 11 juillet 1887 :

M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Ce qui vous arrête c'est, dites-vous, que nous ne voulons pas, prenant le rôle qui appartient à un gouvernement républicain, nous placer à votre tête et dire : Marchons à l'ennemi ! Et l'ennemi, pour vous, c'est la droite... A l'EXTRÊME-GAUCHE. — Oui ! oui !

M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL... Eh bien, non ; nous ne le dirons pas, nous ne pouvons pas le dire. (Applaudissements au centre. — Rumeurs à l'extrême-gauche.)

Extrait de l'Autorité du 15 août 1887 :
« Le ministère Rouvier a été le premier qui ait osé désarmer devant la droite... »

Appréciation de la situation politique actuelle par le Figaro, sous les initiales de M. Francis Magnard :

« Savez-vous que cette situation est bonne et qu'on n'a rien connu de pareil depuis la chute du maréchal Mac-Mahon ? »

A l'envis, dans la *Justice*, M. Millerand, M. Camille Pelletan, M. Durranc, M. Stephen Pichon, dénonçaient au pays républicain l'impudeur du ministère de trahison, du ministère Rouvier-Mackau.

Dans toutes les rencontres parlementaires, la droite monarchiste, forte alors de 147 membres, votait comme un seul homme pour son gouvernement.

A la fin, l'affaire Wilson entraîna la chute de M. Rouvier.

Or, dans le cabinet Rouvier-de-Mackau, le ministre de l'intérieur, le ministre politique par excellence, le ministre qui exécutait toutes les clauses du pacte conclu avec la réaction, était M. Armand Fallières.

Pendant six mois, M. Clemenceau et ses lieutenants, et tout le Bloc, ont dénoncé comme « agent de l'Eglise et du Roy » quiconque marchait avec M. Fallières.

Depuis trois mois, M. Clemenceau et tout le Bloc dénoncent comme « agent de l'Eglise et du Roy » quiconque ne marche pas avec M. Fallières.

De même que le Parti socialiste de France, ayant prouvé pendant une année, dans le *Petit Son*, avec force documents, les chantages, les faux, les vols, l'infamie publique et privée du citoyen Jaurès, ordonne présentement aux ouailles socialistes de reconnaître le citoyen Jaurès pour empereur.

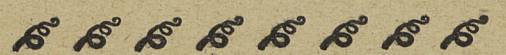
Il faut obéir à tous ces messieurs, sans réflexion ni murmure, *perinde ac cadaver*, sous peine d'excommunication.

Je dois ajouter, pour être loyal, que M. Jaurès n'a pas changé, comme M. Clemenceau, par la question Fallières.

En 1906, M. Jaurès soutient énergiquement M. Fallières. Il le soutenait avec le même zèle dans la combinaison Rouvier-de-Mackau, étant alors lui-même engagé dans les sacrilèges, et payé de son dévouement au ministère de droite par les grandeurs de son beau-père, qui était marchand de fromages et qui fut bombardé sous-préfet.

L'histoire contemporaine est comique. Mais on ne trouve pas facilement où la conter.

Urbain Gohier.



L'Acte Urgent

Jamais moment ne fut mieux choisi pour la propagande antimilitariste. Cependant jamais l'A. I. A. ne fit moins parler d'elle.

Son Comité national ne se réunit pas. Il y a pourtant beaucoup à faire.

De toutes parts les sections demandent à agir. On ne leur répond pas toujours.

Cependant, tous les militants de l'A. I. A., notre ami Miguel Almeréyda, le premier se dépensent personnellement beaucoup. Mais le secrétaire ne trouve pas le temps, ne trouve pas l'argent que nécessite l'organisation d'une association aussi sérieuse que pourrait l'être l'A. I. A.

Il est donc nécessaire de réunir au plus tôt tous les membres du comité, tous les condamnés et tout ceux qui s'intéressent et militent activement pour l'A. I. A.

Parmi ceux-ci se constituera le Comité National nouveau, qui nommera un Bureau nouveau.

Bien entendu, parmi les membres de ce Comité, il ne faut que des individus ne craignant pas d'endosser les plus grosses responsabilités. Aussitôt ce Comité constitué, il nommera son bureau. C'est là où il faut ne pas craindre de dire ce qu'on pense.

Dussé-je passer, une fois de plus, pour un syndicaliste enragé, j'estime que nous devons prendre du syndicalisme ce qu'il a de meilleur.

Yvelot, le secrétaire honoraire; Miguel Almeréyda, le secrétaire effectif; Mouton, le trésorier peuvent d'un jour à l'autre être mis sous les verrous. Il ne faut pas attendre ce moment pour les remplacer.

Avant cela, il faut qu'on connaisse exactement la situation de l'A. I. A.; que l'on constate pourquoi elle n'a point fait tout ce qu'elle promettait.

Un secrétaire honoraire, il n'en faut plus; un secrétaire non administrateur, n'ayant pas le moindre esprit organisateur, il n'en faut pas davantage; un trésorier sans argent est un inutile fonctionnaire. Cependant il en faut un et, pour le rendre utile, il faut que le secrétaire sache lui fournir l'occasion de l'être, c'est-à-dire qu'il sache administrer.

De plus, il faut une commission de contrôle qui demandera périodiquement des comptes et qui, périodiquement, publiera dans le *Libertaire* le résultat de ses vérifications.

Cela n'empêchera nullement les propagandistes de partir en province au nom de l'A. I. A., de constituer ou de reconstituer des sections. Mieux que jamais, celles-ci recevront réponses à leurs lettres, reçus de leurs versements et renseignements demandés ou utiles.

Voilà ce qu'il faut !

C'est maintenant aux membres du comité souhaité à choisir un camarade qui soit un secrétaire actif, un administrateur habile et un propagandiste dévoué.

Pour qu'une organisation soit viable, pour qu'elle prospère, il ne faut pas seulement que ses fonctionnaires soient dévoués et désintéressés, il faut encore qu'ils soient des organisateurs sérieux, des camarades de confiance, sur la probité desquels il n'y ait aucun doute. Nous savons quels camarades quittent ces fonctions, nous voulons savoir quels camarades leur succéderont.

Nous voulons même qu'ils remplissent les meilleures conditions pour que l'A. I. A. se développe et profite du bel élan que lui a donné le dernier procès.

Si la fin justifie les moyens, je pense que ceux-là sont acceptables.

A l'instar de la Confédération, qui trouble le sommeil des exploités en attendant qu'elle les fasse disparaître, il faut que l'A. I. A. trouble le sommeil des patriotes en mettant en danger de mort le Militarisme et le Patriotisme.

G. Yvelot.

Causerie d'Hygiène

Les Varices (suite)

Les troubles ressentis par le sujet sont peu accusés au début. Il y a une sensation de pesanteur dans les membres, la marche amène plus rapidement la fatigue que de coutume. Lorsqu'on aperçoit seulement des varices superficielles et que les phénomènes ressentis sont plus considérables, c'est qu'alors il existe certainement d'autres varices profondes.

Un peu plus tard, quand les veines superficielles augmentent de volume, elles forment, par place, des dilatations parfois considérables et qui peuvent atteindre le volume d'une noix et même d'un œuf de poule. Si l'on appuie sur ces dilatations, elles disparaissent pour se remplir dès que le doigt est soulevé. Plus tard encore, les dilatations ne cèdent plus à la pression; c'est qu'alors la portion de la veine située au-dessous s'est oblitérée. Les grosses veines, lorsqu'elles sont seules prises, n'entraînent généralement pas de troubles autrement sérieux; mais lorsqu'elles, sans apercevoir de gros troncs, on sent la peau épaissie et comme collée aux parties profondes chez un variqueux, il faut s'attendre à voir apparaître, tôt ou tard, des ulcères variqueux. Dans ce cas, les malades se plaignent d'un engourdissement très net de tout le bas de la jambe, ils commencent aussi à ressentir des douleurs fort nettes qui ont pour premier résultat d'entraver leur marche. Ces douleurs sont variables quant à leurs manifestations : crampes, brûlures, fourmillements, chatouillements, etc. Le malade s'écourche et à s'insister en se grattant. Souvent aussi, c'est une douleur à caractère névralgique et l'on a montré que dans ces cas, il s'agit de véritables varices des petites veines nourricières des nerfs qui se trouvent distendus; c'est ainsi qu'une des formes de la sciatique est causée directement par la dilatation des petites veines de ce gros nerf.

Enfin, quelquefois, des éruptions variées de furoncles, d'eczéma, apparaissent sur les membres malades en même temps que de véritables crises de sueurs dues à la mauvaise nutrition des parties atteintes. Il n'est pas deux personnes dont les varices se développent de la même façon. Chez les uns, les premiers phénomènes à peine perceptibles que nous avons signalés persistent pendant des mois et des années. Chez les autres, au contraire, la maladie progresse par poussées aiguës et peut devenir tout à fait sérieuse en quelques semaines, telles les formes très rapides de varicoèles que l'on voit survenir chez les jeunes soldats surmenés. Dans la classe aisée, des repos intermittents peuvent maintenir les choses en état durant une longue période, aussi n'y rencontre-t-on pas souvent ces déformations, ces ulcères, qui sont si fréquents parmi les travailleurs manuels; mais chez tous, laissées à elles-mêmes, elles conduisent, fatalement leur porteur à l'impotence. On cite, il est vrai, des cas où les lésions font mine de rétrograder avec l'âge, mais plus souvent des complications surviennent qui mettent en danger non seulement le repos mais la vie même du malade.

Les varices peuvent s'ouvrir à l'extérieur en amenant une hémorragie toujours très abondante; elles peuvent aussi s'ouvrir dans la profondeur des tissus donnant lieu à des hémorragies moins graves mais dont le sang épanché peut être le point de départ d'inflammations diverses.

La rupture à l'extérieur se fait, lorsqu'elle est préparée par un amincissement de la peau à l'occasion du moindre choc. Il n'y a pour ainsi dire pas de douleur, le malade ne s'en aperçoit que par la sensation de chaleur humide qui l'accompagne. C'est surtout un peu au-dessus de la cheville et en dedans que se fait l'ouverture; elle est d'ordinaire si petite qu'on ne l'aperçoit même pas lorsque le sang est arrêté, à moins qu'elle n'ait son point de départ au niveau d'une ulcération existant auparavant. Il faut savoir que cette hémorragie, si elle n'est pas arrêtée par compression, se montre fréquemment mortelle.

Quant aux ruptures internes, les plus fréquentes se font chez les femmes, à la vulve, ou elles prennent le nom de *thrombus*. A la jambe, quand elles se produisent, elles sont signalées par une douleur aiguë que l'on désigne un peu vaguement sous le nom de *coup de fouet*. L'impotence qui s'en suit est quelquefois de plusieurs mois. La rupture interne peut guérir par la seule immobilité au lit dans la position allongée. Malheureusement, elle peut causer aussi des phlébites, des suppurations et même l'embolie.

Sans même qu'il y ait rupture, la phlébite peut survenir au cours des varices, on peut même dire qu'il y a toujours phlébite lorsque, comme je le signalais tout à l'heure, le cours du sang s'arrête dans une veine variqueuse en formant un caillot. La grosseur, les maladies infectieuses (fièvre typhoïde, variole, etc.) prédisposent à la phlébite des varices; la cause occasionnelle réside dans une infection locale, au niveau d'une écorchure d'un ulcère voire même d'une simple éraillure de la peau. Quelquefois la phlébite reste très limitée; le plus souvent elle s'étend à tout le territoire des veines qui sont en relation avec la veine infectée et ces cas sont graves et demandent les plus grands soins. Tout rentre dans l'ordre dans la plupart des cas; mais lorsqu'il s'agit d'une phlébite portant sur une grosse dilatation veineuse la suppuration diffuse loin dans les vaisseaux la mort peut fort bien survenir.

Très souvent on voit des éruptions venir compliquer l'état variqueux d'un membre. La plus fréquente est l'eczéma qui s'installe soit spontanément, soit à la suite d'un coup. Le soit inconscient de l'eczéma est de produire l'ulcère dans nombre des cas. La peau au niveau de l'eczéma variqueux ne recouvre jamais son intégrité et garde une teinte sans noir très spéciale. Les ulcères eux-mêmes se développent surtout chez les porteurs de varices petites superficielles et nombreuses, ils sont beaucoup plus fréquents chez les variqueux alcooliques que chez les autres, car leur production reconnaît pour cause première un trouble des extrémités nerveuses en voie de dégénérescence pour affaiblissement d'origine centrale.

Signalons enfin, sans entrer dans son explication qui nous entraînerait au loin, une lésion bizarre et inattendue en cette occurrence : le *pieu* pied d'origine variqueuse relativement fréquent.

Comme on peut le voir par tout ce qui précède il ne faut pas considérer une varice comme quelque chose de négligeable

J'ai insisté à dessein sur les complications il faut noter et bien retenir qu'elles se produisent presque toujours quand on ne se soigne pas.

Comment soigner ses varices ? D'abord ici comme partout par l'hygiène. Eviter la fatigue exagérée redouter la position debout trop prolongée. Ne pas porter de vêtements qui peuvent exercer une trop forte pression sur les membres inférieurs et même sur le tronc. Ce sont là les propres prescriptions du Docteur Schwart d'une compétence indiscutée en la matière. De préférence des bretelles et pas de ces ceintures à cran qui coupent le corps en deux sous prétexte de soutenir le pantalon. Jamais de jarretières chez les femmes, des jarretelles, grands soins de propreté, lavages froids et fréquents avec liquides astringents (eau blanche) ou au contraire très chauds à 40 degrés et plus.

Ensuite porter un bas élastique, de préférence fait sur mesure ou bien si l'on ne peut se payer ce luxe, un bas à lacets que l'on sera sûr de serrer ainsi soi-même partout d'une façon égale. Ce bas s'applique avant le lever et ne se retire qu'après le coucher. Il faut que la peau soit maintenue en parfait état pour quelle puisse le supporter par les lavages sus-indiqués. S'il y a de l'eczéma et surtout des ulcérations il faut les panser et les recouvrir d'un taffetas imperméable avant d'appliquer le bas. Provisoirement, des bandes élastiques en crêpe (dites bandes de Velpeau) bien appliquées en remontant du pied vers le genou peuvent tenir bien le bas, mais le public n'en connaît généralement pas bien la pose et mal mises elle sont plus nuisibles qu'utiles.

Mais comme je le disais à propos des hernies et des hémorroïdes, lorsqu'il s'agit d'un homme jeune encore, contraint de travailler musculairement pour vivre, le parti de beaucoup le meilleur consiste à s'adresser au chirurgien qui pourra dans au moins la moitié des cas enlever simplement tout ou partie de ses veines variqueuses et lui permettre ainsi après deux ou trois semaines passées au lit de recommencer pour ainsi dire une vie nouvelle.

Dr L. B.



Propos d'un paysan

Groupés autour d'un bon feu, oubliant pour un moment les mistouffes de l'existence et la froidure du dehors, nous causions à la veillée, une demi-douzaine d'indigènes, chez le voisin Falourd. Après avoir lu le *Libertaire*, les *Temps Nouveaux*, nous reluquions ensemble le dessin de Naudin, dans ce dernier journal : avec cette légende : « Ceux que la Conférence ne touche pas ».

C'est fort bien vrai, m'écriai-je ! Elle ne les touche guère cette garce de Conférence à tous ces pauvres héros qui par monts et par vaux, sous la pluie, la neige, le gel, le brouillard, traînent leur baluchon sur toutes les routes à la recherche de pain. A tous ceux-là, qu'importent les manigances des diplomates réunis au fin fond de l'Espagne pour décider de la paix ou de la guerre et pour établir à quelle sauce l'empire marocain doit être accompli.

Mais il est d'autres, cependant, que la question intéresse. Ce sont les fions de la-bas, qui, de quel côté que ça tourne, sont sûrs et certains d'être bons à plumer. Les canards bourgeois nous racontent que l'anarchie règne la-bas et c'est comme des anarchistes que les gars des tribus peuvent s'attendre à être traités.

— Co n'est pourtant pas vrai qu'il y ait l'anarchie dans ces parages, demanda le grand Louis, le fils d'un fermier de Terrefort.

— Tu sais, garçon, répliquais-je, comme les Jean-Foutres équivalent sur le mot anarchie. Pour eux, ce n'est pas l'organisation harmonieuse par nous, rêvée, mais un tohu-bohu indescriptible, un méli-mélo farfouilleux ou une tréme arnaque de la peine à retrouver ses petits. C'est à cette dernière anarchie qu'ils pensent quand ils nous parlent de l'état anarchique du pays chérifien. Ils n'en pensent pas moins que s'il n'y a pas l'anarchie bon teint au Maroc, il y a tout de même une certaine dose d'anarchie que je verrais avec plaisir voir passer le détroit.

Et je m'explique illico. Les tribus sont de fait indépendantes. Le sultan qui trône à Fez est un *mouchachou* que, les Français d'abord, les Allemands ensuite, ont amusé avec des bicyclettes, des automobiles et autres couillonades sportives. Cela contribue davantage à le faire regarder de travers par son peuple musulman. Si les Européens mettent l'empereur dans leur poche ils réussiront bien moins à empêcher le Maroc.

Car ce peuple ne veut rien savoir de la domination du tyranneau de Fez. Ce dernier peut se fouiller quant à la galette. Admirablement, le peuple pratique, le merveilleux fourbi dont maintes fois nous avons causé dans nos veillées : « La grève des contribuables ».

— Pas possible ! s'exclama Falourd résumant la surprise de mes quelques auditeurs. — Vois toi-même les journaux de ces derniers jours. Les birbes de congressistes qui, à nos frais, s'empifrent et boivent sec en la riante terre andalouse. Après avoir décidé de refrener l'exportation des armes pour empêcher les adversaires du magzen de le foutre, un de ces beaux matins, les quatre fers en l'air, s'occupent maintenant de faire cracher au bassin les gars qui, pour mettre la main à la poche, sont rudement réfractaires.

Tu as vu les discussions sur l'impôt *tertib*. Cet impôt *tertib* a remplacé, il y a quelques années, l'impôt *achour* et l'impôt *zekka*. L'impôt *achour*, c'était tout bêtement la dime, tandis que l'impôt *zekka*, c'était une contribution volontaire payée par les riches, or, tu penses si la bonne volonté leur manquait bien vite.

C'est en 1903 que furent abolis ces deux impôts et qu'ils furent remplacés par le fameux impôt *tertib*. J'ai ouvert un dictionnaire arabe, que rapporta le fiston Dagobert quand il revint d'Afrique de tirer ses trois ans, et j'y trouve : *tertib* : disposition, arrangement, pas plus long... les types ne sont pas pareils disposés à se laisser arranger; depuis 1903, ils disent zut au percepteur — un peuple qui ne paie pas d'impôt, ça ne fait pas l'affaire des conquérants d'Europe. Vous avez lu ces derniers temps comment s'y prenait le ser-

gent Lurin pour faire casquer les mal-blanchis du Soudan, qui n'ont pas l'air non plus d'en pincer outre mesure pour porter aux percepteurs européens leurs blanches piécettes. Il fit fusiller cinq noirs en retard de leurs contributions et les fit distribuer en tranches et coutelettes aux soldats de sa section. Voilà un percepteur à poigne et un sous-off qui ne lésine pas sur l'ordinaire. On en enverra de cette trempe aux Marocains récalcitrants pour les mettre à la raison.

En plus de l'impôt « *tertib* », la sainte alliance d'Algésiras discute et statue sur quantité d'autres impôts d'essence musulmane : « Le ouaiba », espèce de cote foncière, « l'érama », « la soukra », la « Mou-na », mais son plus vil désir est surtout d'introduire les divers impôts européens.

Les congressistes demandent toute une ribambelle de monopoles : le tabac, le kif, le sel, l'opium; des patentes et des licences, des droits d'enregistrement et de timbre, et les délégués marocains appuient sur la chancellerie, demandant un relèvement de toutes les contributions indirectes qui existent.

Dame, par la porte ouverte — c'est le mot de circonstance — il faut que passent toutes les cochonneries d'Europe. Notre influence civilisatrice ne s'exercera qu'avec accompagnement de tripotages financiers, qu'à grand renfort de troupes et de flics. Il faut donc un budget à l'empire du chérif pour entretenir la marmaille que l'Europe va lui expédier.

Nous voilà d'ici embouchant la trompette guerrière et partant en bataille pour disputer à un autre pays l'honneur d'être la nation expéditrice de cette mauvaise semence.

Car c'est là la grande difficulté, la pierre d'achoppement du congrès d'Algésiras.

Le gouvernement français, qui avait rejeté Delcassé, paraît être revenu à son vœu.

Il émet la prétention de se faire confier par l'Europe la police au Maroc, tandis que l'Allemagne, ne pouvant avoir le gâteau tout entier, voudrait que chacun des voleurs en eût une tranche.

A la tunisification rêvée par Delcassé et les coloniaux français, l'Allemagne oppose l'internationalisation du pillage. La piraterie multicolore au lieu et place du larcin unilatéral.

Pauvres types de la-bas, que de larmes et de sang vont faire couler les prétentions européennes de mettre un terme à l'anarchie du Maroc.

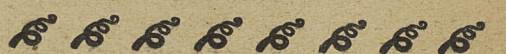
Et nous autres aussi, pécaire, pour étayer malgré nous ces horreurs, pour aider malgré nous les dirigeants d'Europe à commettre leurs forfaits, nous pouvons un de ces quatre matins entendre sonner le tocsin de la guerre barbare et voir s'étaler sur les murs les affiches blanches de la mobilisation.

Malheur ! grommelaient les copains contre les monstres, qui pour assouvir leurs appétits ne rêvent que plaies et carnage, devront payer tout ça au règlement de compte.

Et je compris par cette exclamation unanime, le pourquoi des applaudissements dont ont retenti les prétoires de Paris, d'Amiens, de Reims, de Brest.

Non, le peuple ne veut pas la guerre.

Le Père Barbassou.



BÊTISE

Un journal me tombe sous les yeux. C'est « L'Action » du 6 janvier. Je lis sous la signature du député Lafferre un article intitulé « Jutiles rigneurs. » Peut-être est-il un peu tard pour y répondre. J'estime qu'il ne l'est jamais trop pour relever une absurdité.

Cet article me cause moins de stupeur que n'en causa au député Lafferre la lecture du verdict du Jury de la Seine dans le procès des 28. Il ne m'étonne point parce que, depuis longtemps, je suis habitué à en voir de semblables.

Dans cet article, Lafferre dit : « Le résultat le plus clair de ce verdict de réacteurs, c'est d'attirer l'attention sur des gens que personne ne prenait au sérieux. »

« On va commencer à croire qu'ils sont capables de quelque action bonne ou mauvaise, et dès lors on leur accordera quelque considération. » Il n'a pas la prétention, je suppose, d'en avoir le monopole ?

« D'abord ils vont devenir sympathiques aux miséreux, aux victimes de toutes les malversations sociales ; aux vaincus de la vie, etc., etc. » Et ensuite ?

Et plus loin il ajoute : « Les délits d'opinion ne sont justiciables que de l'opinion. »

« Celle du plus grand nombre les avait suffisamment couverts de son mépris et de ses railleries pour que l'intervention des juges soit au moins superflue. »

Et bien, quoi ? La majorité méprise et raille ; donc la minorité reste indifférente, ou approuve ; elle se divise même en deux catégories d'éléments dont l'une reste indifférente et l'autre approuve. Un verdict est prononcé. Nous en tenant aux déclarations de Lafferre, l'attention de cette majorité — je pense bien que ce n'est pas la fraction de minorité indifférente qui le préoccupe, — se porte sur ces mêmes individus que la veille elle ne prenait pas au sérieux.

N'est-ce point dire que la simple lecture d'un verdict stupide a suffi à détourner un courant d'opinions digne de tous les éloges ? On ne peut plus catégoriquement, qualifier les gens d'imbeciles (Ceci dit pour la forme).

Quant au fond, ce qui ressort de plus clair dans l'article auquel je fais allusion, c'est la crainte de voir substituer au prestige parlementaire la considération pour ceux qui, sans relâche, crient au peuple : « Mais prend donc toi-même ce que depuis si longtemps l'on te promet sans jamais le te donner. » Cette crainte est justifiée ; car s'il en était ainsi, ce qui ne saurait tarder d'arriver, avec quoi les parlementaires se présenteraient-ils à nouveau devant les électeurs ? Quelles seraient leurs chances de succès devant le suffrage universel ? Si l'esprit antimilitariste s'introduisait définitivement dans l'armée et la société et si cette introduction était suivie des effets que nous en attendons, — qui donc défendrait le régime qui assure à ces messieurs tant de prérogatives ? Qui donc assurerait à chacun d'eux la part du gâteau parlementaire qu'il espère avoir un jour ? Autant de

questions qui se passent de commentaires. Comme Lafferre, cette espèce de revoluti- cains qui ont la prétention de duper le peu- ple avec une étiquette.

Passant à un autre ordre d'idées, j'ai re- levé une absurdité qui dépasse par trop les limites permises à la fantaisie parlementaire.

« Je dis, écrit Lafferre, que les soldats doivent tirer dans la direction des étoiles, quand, d'ailleurs, un de leurs chefs est assez fou pour rééditer le fameux : « Fusil- lés-moi tous ces gens-là. »

Le député de l'Hérault n'ignore pas, sans doute, que les troupes n'emportent pas de cartouches à blanc pour un service com- mune.

Dès lors que penserait-il si allié à la terrasse d'un café, avec toute l'opulence et l'arrogance d'un bourgeois repu, sans pren- dre aucune part à un mouvement groce- quelconque, une balie, tirée dans les con- ditions indiquées par lui, après avoir dé- crit une superbe parabole et monté dans l'atmosphère à 1.500 ou 2.000 mètres, venait s'abattre sur son crâne ? Je suis persuadé que s'il n'était tûe net, il désapprouverait le procédé qu'il préconise avec tant d'amour et de mansuétude pour la discipline mili- taire.

Pour ma part, j'avoue franchement que je préférerais tirer sur l'officier qui me commanderait de décharger mon fusil sur la foule, plutôt que d'attendre un indiffé- rent, cet indifférent fat-il M. Lafferre lui- même.

Et pour terminer, si jamais M. Lafferre avait à comparaître devant moi, je lui tien- drai à mon tour le langage que voici :

« La République, mon ami, reconnaît à un certain nombre de citoyens seulement le droit de penser, de parler et d'écrire tout ce qui passe par leur cervelle. Mais elle a le droit de ne permettre cela qu'à ceux qui disent des bêtises. Or, comme je suis un homme qui aime le bon sens et la logique, je vous prie de fermer ça ».

« Je suis convaincu que le jour de la déclaration de guerre, vous jouerez admi- rablement le rôle de Guiseppe et qu'au fond vous serez très heureux qu'il y ait des gens encore assez fanatisés pour se faire tuer la peau à défendre un régime qui vous octroie une foule de privilèges, un territoire dont vous possédez peut-être une parcelle ».

« En attendant, je vais vous fabriquer une fiche qui servira chaque fois que vous poserez votre candidature devant le suf- frage universel. La voici :

« Lafferre, patriote et militariste, parce que le patriotisme et le militarisme sont les meilleurs facteurs de conservation du régime qui favorise le fort et qui opprime le faible ».

« Est capable de commettre les pires ex- tra-vagances sans, pour cela, qu'il éprouve la moindre gêne à écrire.

« Aime le prolétariat parce que, ignorant très souvent, il est, plus que tout autre, facile à duper, et que c'est à lui qu'il doit son élection au pouvoir.

« Prend le pied de toute idée qui peut lui rapporter gros sans se soucier, autre- ment que pour la forme, de la misère dont il est le témoin. »

Et je lui dirais : Rompez.

O. R.

Le Mouvement Syndicaliste et les Instituteurs

En se constituant en syndicat, les ins- tituteurs veulent, la question d'intérêt mise à part, transformer complètement l'admi- nistration de l'enseignement et de telle façon qu'un jour cette organisation pour- ra se séparer complètement de l'Etat, puis subsister à la destruction de celui-ci.

Il est pour cela deux choses à réaliser : 1° arracher peu à peu l'instruction et l'édu- cation à l'Etat en remplaçant l'enseigne- ment officiel par l'enseignement libéral avec l'éducation qu'il comporte, en arri- vant à établir un enseignement scientifi- que qui disséquera, étudiera et discutera les institutions actuelles : Etat, loi, patrie, etc. ; 2° conquérir pour les instituteurs l'indépendance vis-à-vis des chefs et des politiciens de toute sorte en obtenant la liberté complète en matière professionnelle et pédagogique, et ainsi conquérir égale- ment la liberté de l'enfant, aujourd'hui en- core lésé dans tous ses droits et enrégimen- té.

Depuis longtemps déjà, l'administration avait cru contenir les désirs d'indépen- dance possible des instituteurs, en créant le Conseil départemental, assemblée for-

mée du préfet jouant le rôle de grand pon- tife, des inspecteurs primaires et d'acadé- mie, d'une demi-douzaine de politiciens quelconques et de quelques instituteurs, minorité infime. C'est cet aréopage, qui seul a le droit de juger les instituteurs ti- tulaires, (quant aux stagiaires, les plé- biens, on ne les juge pas, on les chasse). Alors les instituteurs crurent à leur indé- pendance, ils crurent être leurs propres ju- ges, et ils n'eurent de plus grande ambi- tion que de faire partie de cette respecta- ble assemblée.

L'on put voir alors, au moment des élec- tions pour les conseillers départementaux instituteurs, des luttes acharnées entre les concurrents et entre leurs partisans. Cela rappelait bien les luttes électorales avec leurs piteuses et leurs bassesses ; l'on put voir ces braves pédagogues, semblables aux crétins d'électeurs, se disputer, faire de la propagande pour leurs candidats, et ceux-ci envoyer des manifestes ronflants faire de la réclame dans les journaux poli- tiques et pédagogiques, se désister un jour, se représenter le lendemain, l'amicale vou- loir imposer le mandat impératif, combat- tre l'un, soutenir l'autre, puis, dans les réu- nions postérieures aux élections, le parti vainqueur et le parti vaincu passer des heures à s'envoyer des épithètes et les allusions les plus injurieuses. Il n'est vrai- ment pas étonnant que beaucoup d'ins- tituteurs soient de si bons agents électoraux : Ils s'y exercent dans leur corporation même.

Et que sont, en somme, ces soi-disant ca- marades qu'ils ont choisis pour les défendre : des aigrefins, des arrivistes, des p... nes. Pour eux, le conseil départemental, c'est la porte ouverte à tous les honneurs, c'est le trottement avec les chefs, qui sau- ront se les attirer par les promesses et les récompenses, avec ces messieurs de la bou- quette politique ; c'est le champ de toutes les trahisons, de tous les marchandages. Et quand même ils voudraient réellement sou- tenir leurs collègues, le pourraient-ils, ne seraient-ils pas les premiers sacrifiés, et à quoi servirait leur sacrifice ? Mais, je le répète, ils s'en gardent bien, ils ne sont, en réalité, que les plus valets des chefs et des politiciens.

Il est pourtant avéré que ce Conseil dé- partemental réorganisé serait un moyen d'émancipation pour les instituteurs. Que faudrait-il pour cela ? Que les instituteurs, qui en font partie ne puissent plus être influencés par les autres conseillers, par suite, que leur nombre fut au moins égal à celui des autres. Il faudrait aussi que son rôle fut élargi, et qu'il fut chargé de toutes les mutations qui se font dans le personnel enseignant ; ce serait la mort du déplacé- ment d'office et du favoritisme. Les ins- tituteurs n'auraient plus à craindre l'arbitraire des chefs, les intrigues de toute la crapule politique et surtout ne pourraient pas se servir de cette dernière. Ce serait un com- mencement de liberté.

Il est une autre réforme qu'ils devront exiger en même temps : la suppression des directeurs d'écoles et leur remplacement par le conseil des maîtres ; cette réforme a déjà été mise à l'ordre du jour par plu- sieurs syndicats.

La grande masse des directeurs oppose, avec tout le reste de la hiérarchie, un obstacle aux idées réformatrices et révolu- tionnaires des maîtres. Ils forment une caste à part, mi-bourgeois, mi-prolétarienne, à idées conservatrices, formée d'ambitieux arrivés, le plus souvent, grâce aux Loges et aux hommes politiques, grâce aux basses- ses et aux flagorneries envers les chefs. Ces potentats au petit pied, largement rétribués pour la plupart, exercent envers leurs ad- joints une tyrannie éternelle, voulant les plier à leurs méthodes, combattre leurs opinions avancées, faisant déplacer ceux qui ne veulent pas se montrer à leur égard d'une complaisance suffisante ; jouant sou- vent le rôle de mouchards auprès des chefs et des autorités locales. Leur présence n'est que nuisible au bon fonctionnement des classes, car ils enlèvent aux maîtres ad- joints le peu d'ascendant qu'ils peuvent avoir sur leurs élèves ; d'ailleurs, un jeune instituteur n'a pas besoin de la présence de ces tyrannaux, souvent de vieux routi- niers, pour faire une tâche productive. Les instituteurs les remplaceraient par un conseil où tous les maîtres s'entendraient à l'avance sur l'organisation pédagogique de l'école sans obliger personne à s'y con- former.

L'organisation en syndicats par sa force, son indépendance, sa mentalité révolution- naire, aidera beaucoup à la conquête de ces réformes. Ainsi, les instituteurs cesse- ront d'être des machines dans les mains de l'administration ; d'être les fidèles inter- prètes et apôtres du catéchisme bourgeois ; en eux, les sentiments de dignité, de fierté, de révolte longtemps comprimés, se mani-

festent enfin. Ils formeront une associa- tion d'hommes libres, une grande famille qui, au lieu de tourmenter de pauvres bambins par une discipline caporaliste fe- ront d'eux aussi des hommes libres, en appliquant à l'éducation des principes li- bertaires.

OIVRONY.

P. S. — M. Charles Guieysse se défend que son article de « Pages Libres » provienne d'un mépris d'intellectuel envers les ma- nuels. Tant mieux. J'avais surtout visé toute une catégorie de ces « intellectuels » qui auraient parlé dans son sens.

Il a reconnu lui-même que les arguments en faveur de l'entrée des instituteurs dans les Bourses du Travail étaient raisonnables.

Il craint que les instituteurs détournent les ouvriers des luttes corporatives vers les luttes politiques.

En supposant que certains syndicats d'ins- tituteurs l'essayent, les ouvriers sauront bien résister à leur influence et les remettre à leur place.

O.

LE "CONSCRIT"

Comme tous les ans à pareille épo- que, *Le Conscrit* va jeter l'allarme dans le camp bourgeois et semer le bon grain dans les jeunes cerveaux.

Entièrement illustré par Grandjean, composé avec un soin tout particulier — tant dans le choix de la collabora- tion que dans la facture typographi- que, — *Le Conscrit* sera chaleureuse- ment accueilli cette année.

Est-il besoin d'insister sur l'impé- rieuse nécessité d'intensifier la propa- gande antimilitariste au moment où les partis de réaction et de conservation se coalisent dans une œuvre commune de répression féroce ?

Plus que jamais notre action doit se manifester. Demain, des situations re- doutables peuvent surgir. La rapacité patronale, une fois de plus, dressera le soldat contre l'ouvrier ; les appétits d'un syndicat d'aigrefins déchaîneront des conflagrations entre deux prolé- taires encore insuffisamment éclairés. Le soldat aura un rôle décisif à jouer. C'est lui, lui seul, qui décidera du sort de la bataille. C'est donc lui qu'il nous faut instruire de la mission véritable qu'il devra accomplir.

LE CONSCRIT

paraîtra le 8 février.

LE CONSCRIT

doit être lu par tous ; répandu, distri- bué partout.

LE CONSCRIT

constituera la meilleure et la plus signi- ficative riposte aux différents verdicts de classe, prononcés par la justice capi- taliste.

Ce numéro contiendra une lettre d'un « révolutionnaire russe » sur

Les moyens de la Révolution Russe. Adresser les commandes et les fonds à la Commission du « Conscrit », 16, rue de la Corderie, Paris (3^e).

Le cent : 2 fr. 50 francs.

Chronique Littéraire

LA REPUBLIQUE ESCAMOTEE EN NORVEGE

Par URBAIN GOHIER (1)

Le temps et l'occasion m'ont manqué, jus- qu'ici, pour rendre compte de cette brochure, déjà vieille. Gohier commente des documents de seconde main, que l'on a pu connaître au moment de la crise scandinave.

La Suède et la Norvège, formant deux royaumes distincts, réunis sous l'autorité d'un seul monarque depuis les traités de 1815, étaient séparés depuis longtemps par une rivalité ayant sa cause dans des raisons économiques. L'affaire des consulats vint porter cet antagonisme à un point aigu. Le 7 juin 1905, le Storting (Chambre norvé- gienne), déclara la Norvège indépendante. La couronne de ce pays fut offerte en même temps à un fils du roi Oscar II, qui la re- fusa.

(1) Une brochure, chez l'auteur, 64, rue Claude-Bernard, 0 fr. 50.

C'est alors que se posa, en Norvège, la question « République ou Monarchie ? » Après une certaine période d'indécision, le peuple de ce pays fut appelé à se prononcer, par voie de referendum, sur le choix du prince Charles de Danemark comme roi. Le plébiscite du 12 novembre donna 259.000 oui contre 70.000 non : ces derniers représen- taient les voix républicaines. En conséquen- ce, la monarchie danoise, fournisseur bre- veté des cours royales d'Europe, a pu intro- duire un de ses membres, chef de l'Etat nor- wégien.

Gohier prétend (et je ne dis pas qu'il a tort) que cette consultation officieuse fut escamotée. A défaut de documents, le raison- nement par analogie nous obligeait à le croire. Mais il apporte des textes et montre l'évo- lution des chefs leaders norwégiens qui, aux trois-quarts partisans, dès le début de la crise, de la forme républicaine, prônèrent en- fin la monarchie. Il montre l'influence exer- cée par la cour anglaise en faveur du futur roi Hakon VII. Tout cela est vrai, mais il ne s'ensuit pas que l'on doive suivre Gohier dans ses conclusions.

D'après lui, l'Angleterre aurait voulu s'as- surer la sympathie d'une nation qui com- mande les détroits dominant accès dans la mer Baltique. Ce n'est pas expressément exact : c'est la Suède, non la Norvège, qui domine avec le Danemark, les passages des deux Belt, du Cattegat et du Sund.

Cet argument ne suffit pas, d'ailleurs, à réprouver l'intervention de l'Angleterre dans cette affaire scandinave. Si celle-ci, en effet, a soutenu de toute sa force le parti royaliste, il ne faut pas oublier que les républicains ont pu compter sur les bons offices de l'Alle- magne, probablement parce que le gouverne- ment anglais appuyait la première opinion.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'interven- tion des puissances étrangères se manifeste dans les affaires politiques d'un pays.

L'organisation sociale d'un Etat a son im- portance pour les peuples voisins, et peut déterminer pour ceux-ci des situations neu- res ou défavorables. Il faut admettre ce principe, ou perdre tout droit à protester contre la non intervention des puissances européennes dans les massacres d'Arménie, toute raison d'inviter l'opinion publique occi- dentale à exercer une pression sur la marche des affaires russes...

Mais il faut aller plus loin encore. Gohier, croit-il que le gouvernement républicain soit davantage acceptable que le régime monar- chique ? De nombreux faits, quelques-uns ré- cents, sont venus nous montrer, avec une clarté aveuglante, que les deux se valent, et qu'ils ne valent pas cher. Il faut laisser aux électeurs de l'avoir leur amour pour la Dé- mocratie, et se convaincre enfin qu'il y a seu- lement, entre les deux termes, Monarchie et République, une différence de prononciation, une nuance purement verbale.

M. Lowland, ministre des affaires étran- gères de Norvège, disait, dans une interview publiée par le Temps (27 septembre), et que cite Gohier : « Si la forme monarchique n'est pas maintenue, nous aurons à choisir entre trois sortes de République : la République monarchique, comme en France, où le pré- sident est un roi à terme ; la République tra- nienne, comme aux Etats-Unis, où le pré- sident est un autocrate, et la République ré- publicaine, comme en Suisse. »

Cette énumération ne paraît pas absolu- ment complète. Il faut la réajuster et énumé- rer : les Républiques où le président est un dictateur perpétuel (tel Porfirio Diaz, au Mexique) ; la République des Etats-Unis, où un bavard tapageur, tout puissant pour les affaires extérieures, est l'homme de paille des trusts et des grandes compagnies à l'in- térieur ; la République républicaine, comme en Suisse, avec son bonhomme de président qui vient et part sans bruit ; enfin, la Répu- blique bourgeoise et monarchique, comme en France.

Dans cette dernière : le président n'a, par la Constitution, aucun pouvoir sérieux, ou n'en use pas. C'est la façade ; mais la réalité est autre. Par son influence occulte, il peut exercer une action décisive sur le pays qui n'en sait rien : Félix Faure marcha avec Hanotaux pour l'Allemagne contre l'Angle- terre ; Loubet faisant de Delcassé son mini- tre, l'imposant à tous les gouvernements, marchait contre l'Allemagne pour l'Angle- terre. On connaît le résultat de ces deux stratégies. Toutes deux nous conduisirent au

seuil de la guerre que seules des décisives ré- sultades nous permirent d'éviter.

Quand on voit l'œuvre des chefs républi- cains de l'Etat français, il est permis d'en- vier la quiétude de l'Angleterre ou, vraiment, le roi à l'époque mais ne gouverne pas ». Puis- que les Norwégiens sont allés demander leur prince à l'influence anglaise, je leur sou- haite que celui-ci prenne modèle sur son parrain. Ils vivront heureux et sans histoires dynastiques. Gohier pourra toujours, d'ail- leurs, mettre son beau talent à la défense d'une cause meilleure que celle de la forme républicaine. Il y en a tant.

LA COEDUCATION

Par FÉLIE NUMIETSKA (1)

J'étais jeune, lorsque la tentative de Paul Robin, à Compiègne, souleva en tempête tous les clans bourgeois, des républicains du Temps aux moines de la Croix. Des accusa- tions violentes et mensongères d'ailleurs, j'ai gardé peu de souvenirs directs. Je me suis convaincu plus tard qu'elles étaient fausses et perfides, et que la coéducation des sexes est non seulement justifiable, mais néces- saire.

Tous nos camarades en sont également persuadés. Ce n'est pas à eux que s'adresse la brochure de notre amie Numietska, mais plutôt à ces hybrides du radicalisme anticlé- rical, tirailés sans cesse entre leurs tradi- tions, leurs désirs de conservation sociale, et leur esprit de demi-critique. Cette œuvre est à la fois un historique de la question en France, un exposé des résultats obtenus dans certains pays étrangers, une légitimation de cette méthode éducatrice. Naturellement, notre camarade se montre une féministe rés- solue, ce qui ne surprendra personne ici.

Ce n'est pas au Libéraire qu'il est utile de louer le talent de Numietska, son savoir et son caractère. Elle est bien connue de nos lecteurs qui ont pu apprécier ses articles pleins d'intelligence et de clarté. « La Coé- duction », qu'on lira avec plaisir, ne peut que renforcer cette impression.

Cette étude est précédée par Gustave Téry, gérant de l'Œuvre. Il y aurait beaucoup à dire sur cette introduction où l'auteur cause du Procès antimilitariste. On pourrait relever les défauts d'une critique insuffisante, arrêtée à mi-chemin, ombrageuse et prenant peur d'elle-même. Il est nécessaire de dire que le rédacteur de l'Œuvre et le plumeux à la sol- de du Matin font un seul personnage. Cela suffit à montrer jusqu'où peut descendre une intelligence remarquable que ne sert pas un caractère.

Harmel.

L'Agitation

SYNDICAT DES EMPLOYES DE L'ÉPICERIE
Lors de notre récente grève, une entrevue eut lieu entre notre syndicat et une délégation des gros exploiters de la capitale. De cette entre- vue une entente s'établit en vue d'appliquer : 1° le repos hebdomadaire du dimanche matin au lundi midi ; 2° la suppression du couchage avec indemnité proportionnée aux quartiers.

Les camarades travaillant dans ces grosses maisons profitent depuis la grève, des amé- liorations obtenues, sans pour cela avoir tous fait preuve de solidarité au moment décisif.

Nos camarades des petites maisons qui avaient collaboré avec autant d'ardeur, sinon plus, à l'effort produit pour l'obtention des amé- liorations obtenues, se sont vu frustrés de ces améliorations. Il leur est d'ailleurs, disons-le, qu'ils sont dans toutes les petites boîtes de la capitale, de faire respecter les décisions patro- nales. Leur solidarité en est diminuée faute de coordination.

C'est donc dans le but de généraliser les amé- liorations, qu'une active campagne d'agitation est commencée depuis le dimanche 21 janvier. Ce jour-là les commis des maisons fermées, ont chassé nombre d'acheteurs des petits mer- cants du 1^{er} arrondissement. L'après-midi, 28 janvier, nouvelle manifestation à Neuilly étalages renversés, boîtes bouclées en un clin d'œil au grand établissement des badauds.

Nous syndiqués, prenons le ferme engagement de continuer énergiquement ce genre de sabo- tage. Tant que les mauvais vouloir des mercantis du petit commerce s'obstinera à résister ouvert le dimanche, les manifestations se succéderont inévitables.

Ne comptant sur aucune influence parlementaire pour faire respecter les conventions éta- blies, nous menerons la campagne jusqu'à complète satisfaction.

AVIS aux intéressés et gare la casse !
Pour le Syndicat,
Le Secrétaire.

(1) Une brochure de l'Œuvre, 30, rue Montmartre, 0 fr. 50.

Feuilleton du LIBERTAIRE

— 3 —

LA PRODUCTION par l'Association libre

(Suite.)

DEUXIEME PARTIE

L'homme et ses instincts. — L'insecte et son intelligence.

On connaît trop la vie et les mœurs des guêpes et des abeilles pour en parler en- core ici. On sait combien est intelligente, laborieuse et soignée l'abeille qui, de sa ruche chasse et tue le frelon oisif et pa- rasite. Mais l'on connaît peut-être moins la vie et les mœurs d'un animal de moindre volume, par conséquent moins remarqua- ble — et d'autant moins remarquable qu'il ne s'est pas porté à l'attention de l'homme en lui donnant quelque marchandise pré- cieuse, produite par son travail, comme l'abeille qui lui a donné son doux miel et son utile cire.

On me pardonnera bien cette sorte de diversion au sujet même, qui va me per- mettre de prouver par des faits à l'ac- cès de ce petit insecte dont je veux parler, la fourmi, que l'intelligence de l'homme qui ne sait pas s'organiser, n'équivaut pas à celle de cet animal infime, sur lequel on marche sans y prendre garde.

En effet, s'il observait attentivement les fourmis, peut-être l'homme tomberait-il en extase à la vue des soins que ces petites bêtes prodiguent aux larves et aux indivi- dus dont la mission, parmi elles, est de per- pétuer l'espèce,

Le travailleur est parfois aussi coura- geux que la fourmi, mais il n'a pas comme elle l'intelligence de nourrir seulement son espèce ; les enfants de l'homme et lui-même manquent de tout, cependant, qu'il procure le superflu aux enfants de ceux qui ne font rien.

Qu'ils aient donc la curiosité, ces hom- mes inconscients et orgueilleux, qui sont incapables de s'entendre entre eux, de re- garder de près les prodiges de l'associa- tion que leur présentent les ouvrages pro- portionnellement énormes qu'élevaient les fourmis.

Quel concert admirable s'établit entre elles pour l'exécution des travaux ! Quelle ardeur, quelle patience, quel courage ! Quelle intelligence elles déploient ! Ces chétifs insectes donnent au dégoût suprême le spectacle de la puissance obtenue par tous les membres d'une société.

Parmi les peuples barbares et parmi les gens civilisés il est des hommes qui ont remarqué ces insectes et qui ont pris scru- puleusement note de l'exemple de travail et d'association que leur donnaient les fourmis. Des savants et des observateurs entre autres, Swammerdam qui découvrit par des dissections délicates que, parmi les fourmis, les individus ailés sont les mâles et les femelles, les autres des femelles stériles, des neutres, les ouvrières enfin qui seules pourvoient à tous les besoins de la Société (1). Ainsi comme l'a observé ce savant du XVII^e siècle, les fourmis qui perpétuent l'espèce, qui ont les charges ou les joies de la reproduction sont entrete- nues par les autres.

O hommes ! qui nourrissez vos ennemis de classe et laissez mourir vos femmes

(1) *Biblia Naturæ*, par J. Swammerdam, né à Amsterdam en 1637, mort en 1680. L'ouvrage ne fut publié qu'en 1737.

et vos enfants de misère, que dites-vous de cet exemple venu de si petits êtres, de cet exemple venu de si bas ?

Un naturaliste, successivement profes- seur dans plusieurs de nos facultés des sciences, Charles Lespès (2), se livrait à des investigations minutieuses dans les fourmilières. Témoin de certains actes, il avait conçu de l'intelligence des fourmis une très haute idée. On savait déjà que certains insectes cohabitent avec les four- mis sans être ni inquiétés, ni maltraités par ces dernières ; mais le genre de rela- tions qui pouvait exister entre les four- mis et leurs hôtes restait ignoré. Lespès dévoila le mystère. Dans les fourmilières vivent de très petits coléoptères d'un as- pect étrange : tout luisants, d'un roux uni- forme, les clavigères, ainsi qu'on les appe- le, ont d'énormes antennes, des élytres courtes, des pinceaux de poils sur les cô- tés. Triste semble la condition de ces êtres ; aveugles, ils sont condamnés à une existence sédentaire ; ayant la bouche sin- gulièrement conformée, ils sont dans l'im- possibilité de manger seuls. Nulle part, on ne voit l'exercice de la liberté plus en- travée ; par bonheur, ces malheureux in- sectes n'en ont sans doute pas conscien- ce. Les fourmis sont pleines de soins et d'attention pour les clavigères ; à ces pau- vres créatures, elles donnent la becquée. L'œuvre, il est vrai, n'est pas désintéressée. Les poils des petits coléoptères s'imprè- gnent d'un liquide visqueux et sucré fourni par des glandes ; avides de cette matière, les fourmis se délectent à lécher les poils qui en sont enduits. Elles trouvent avantage à nourrir et à soigner de véritables ani- maux domestiques.

(2) La carrière de ce savant fut tôt finie ; il mourut en 1871, à l'âge de 45 ans, professeur à la Faculté des sciences de Marseille.

L'homme qui produit semble ignorer qu'il nourrit dans sa fourmilière humaine, un multitude d'êtres nuisibles qui ne lui veu- lent que du mal : policiers, gendarmes, ma- gistrats, officiers, curés, intermédiaires, etc lorsqu'il prend conscience de son état, du sort qui lui est fait, il n'a pas l'idée, le bon sens ou l'instinct de cesser de produire pour leur groupe ou pour d'autres groupes sem- blables au leur. La fourmi n'est pas si sotte que l'homme ; son intelligence se montre au moins aussi grande qu'est petite sa taille.

Il est une autre espèce d'insectes, des co- léoptères agiles de la famille des staphy- lins, dont les élytres laissent à découvert l'extrémité postérieure du corps, qui habi- tent aussi les fourmilières, ce sont les lom- chuses, insectes qui ont environ 5 milli- mètres de long. Mieux partagés que les cla- vigères, ils sont d'humeur vagabonde. Clair- voyants, pourvus d'ailes, ils sortent du nid, mais ils sont bien forcés d'y revenir lors- que la faim les presse, ils n'ont pas d'autre ressource. Incapables de prendre eux-mêmes leur nourriture, ainsi que Lespès l'a constaté, ils la demandent aux fourmis. Cel- les-ci ne refusent pas de rendre un bon offi- ce à des créatures qui ont quelque chose à donner. Les lomchuses secrètent une ma- tière sirupeuse que retiennent des bonquets de poil placés sur les côtes de l'abdomen. Les poils se trouvent cachés par les orga- nes du vol, le coléoptère écarte ses ailes pour que la fourmi puisse lécher la liqueur. Pareille entente de la part de deux êtres n'ayant aucune parenté est vraiment un des traits les plus curieux de la vie des animaux...

Bien que ce soit seulement en pleine li- berté que les êtres montrent toutes les ap- titudes dont ils sont doués, un observateur ne négligera jamais d'examiner, s'il est pos- sible, des individus captifs afin de mieux

suivre quelques traits de mœurs ou certai- nes particularités de l'intelligence.

L'homme n'ayant jusqu'ici jamais été qu'en liberté provisoire et jamais en liberté absolue, il est difficile de connaître à fond ses aptitudes et son intelligence. L'homme est plus ou moins prisonnier de l'organisa- tion mauvaise dans laquelle il est né. Pour s'en évader, ce n'est guère facile et c'est ce- pendant alors seulement qu'on saura ce dont il est capable pour son bonheur et pour celui de ses semblables.

Mais revenons à nos fourmis en atten- dant que l'homme s'affranchisse et que nous puissions nous rendre compte de ses vertus d'entente et de solidarité.

Un autre observateur (1) languissant d'une maladie de poitrine qui le devait enlever très jeune tombait son mal dans l'étude et dans l'observation des fourmis. Il ne voulait pas quitter le monde disait-il, sans ajouter quelques pages à l'histoire de certaines créatures aussi remarquables par l'industrie que par les mœurs et par l'intelligence. Il voulait contempler de près les fourmis moissonneuses dont il avait si souvent épilé les manœuvres au milieu des campagnes. Il emporta deux nids ; les lo- gements avaient été préparés : c'étaient de belles cages à parois de verre, garnies d'une épaisse couche de terre et bien ap- provisionnées de nourriture. Dans l'une des colonies, on ne put apercevoir ni une femelle féconde, ni des larves ; les fourmis semblaient misérables et ne cherchaient qu'à s'échapper. Elles mouraient au sein de l'abondance.

(1) Traherne Moggridge, né à Swansea (pays de Galles), le 8 mars 1814, mort à Menton, le 24 novembre 1874, à l'âge de 62 ans.

(A suivre) Georges Yvetot.

Fédération des Syndicats Narbonnais — Bourse du Travail de Narbonne — Appel aux organisations ouvrières.

Depuis dix ans la Bourse du Travail de Narbonne recevait de la municipalité une subvention annuelle.

Dans la séance du 3 janvier 1906, des intrus de la municipalité nous ont obligés de refuser toute subvention municipale car le comité général avait voté que tout camard investi d'un mandat politique ou administratif ne pourrait être délégué à la B. du T.

Le Comité général de la B. du T. imbu d'idées purement syndicales n'a pas voulu que les politiques puissent s'immiscer dans leurs affaires. La B. du T. laisse la responsabilité de la situation à ceux qui en sont la cause, mais la Bourse marchera toujours dans la bonne voie et l'abnégation et l'énergie de tous les Travailleurs la soutiendront jusqu'au bout.

Par suite de cette situation la Bourse du Travail ne peut secourir les camarades syndiqués de passage, ni faire la propagande nécessaire pour le 1^{er} mai 1906.

Nous venons donc faire un pressant appel à toutes les organisations ouvrières, Bourse du Travail, syndicats, pour nous venir en aide.

Nous ne désespérons pas que notre appel soit entendu de tous.

En nous adressant votre obole, vous ferez œuvre de Solidarité qui portera ses fruits. Prouvez donc, camarades, que la Solidarité n'est pas un vain mot et aidez-nous à supporter le mal que la politique peut nous faire. Fraternelles salutations à tous.

Le Comité Général de la Bourse du Travail de Narbonne.

P. S. — Adresser les fonds au Secrétaire-Général Bourse du Travail de Narbonne (Aude).

DELITS DE VENTE

Parce que, depuis des années déjà, il s'était fait le commerce de vendre de toutes les brochures, de toutes les feuilles, de tous les écrits de propagande libertaire et révolutionnaire, Emile Hamelin va passer en cour d'assises.

Emile Hamelin est un bon et brave camarade qui parcourt la région d'Angers-Trelazé, son pays de journaux et de placards sur le dos, offrant à tous le papier subversif, la dynamite intellectuelle. Il était donc marqué pour s'attirer la bienveillance des gendarmes de la justice.

Et, puisque toutes les cours d'assises de France tiennent à honneur de se mettre au moins un antimilitariste sous la dent, celle de Maine-et-Loire va pouvoir se régaler.

Expliquer ce dont s'agit incriminé notre camarade, mieux vaut lui laisser la parole en publiant la lettre ci-dessous, qu'il a adressée à un journal local :

« Voilà plus de quinze ans que je vends les journaux, les brochures et les chansons révolutionnaires. Pendant ce laps de temps assez long, plusieurs fois les journaux que je vendais ont été saisis, les journaux saisis, les journaux saisis, les journaux saisis. Mais jamais, jusqu'à dimanche 8 octobre dernier, je n'avais été inquiété pour cette vente. Je me trouvais ce dimanche à Saint-Nazaire, criant : « La Voix du Peuple », « le Libéraire », « le Corbeleur », « le Germinal », « les Droits de l'Homme », « le Peuple », « le Peuple », « le Peuple ». Vers deux heures de l'après-midi, des agents en civil m'arrêterent et me conduisirent au commissariat central, où ils me saisirent 155 brochures « aux consorts », et me dressèrent procès-verbal, bien que j'ignorasse ce qu'il y avait sur ces brochures, car les vendeurs n'ont pas le temps de lire tout ce qu'ils vendent, et les vendeurs qu'ils ne savent pas ce qui est poursuivable et ce qui ne l'est pas.

« Le journal « Germinal » qui a été la brochure « aux consorts », a une trentaine de dépôts et une vingtaine de vendeurs à Amiens qui le vendent journellement. Et en d'autres droits, en campagne, il a d'autres dépositaires et vendeurs. Et je suis le seul poursuivi. Si tous ces dépositaires et vendeurs étaient poursuivis, il y aurait plus de deux cents personnes à l'être.

« Le « Germinal » qui reproduit la brochure « aux consorts », n'a même pas été saisi, si ce n'est à Saint-Nazaire. Pourtant à Saint-Nazaire il y a une Ligue des droits de l'Homme ; mais elle dort, n'ayant rien de mieux à faire. « Veuillez, si vous plait, faire connaître cette iniquité au public. »

« Cordialement à vous »,

Emile Hamelin.

Comme on peut le voir, Hamelin est sous le coup d'un délit, d'un crime auquel on ne s'attendait point. Sera-t-il condamné ? Nous l'ignorons. Il sera intéressé, en tous cas, de suivre ce nouveau procès. Nous en reparlerons.

MONTEURAU

Dans la conférence organisée par la section de Montebureau, le 27 janvier, à huit heures du soir, grande salle de la Croix-Verte, notre ca-

marade Eugène Merle, un des condamnés par le verdict de classe, traita devant un nombreux auditoire : *Le Mensonge Patriotique*.

Il dénonça la religion du drapeau et fustigea comme il convient les patriotes officiels.

Il dénonça les capitalistes réalisant des bénéfices scandaleux en 1871, dans l'emprunt fait pour payer la rançon à l'Allemagne.

Sans parler du désastre de Lang-Song, il démontra les rivalités des deux ministères, guerre et marine, l'injure et l'agiotage qui ont fait la vie à tant de malheureux jeunes gens dans l'expédition de Madagascar.

Il sut établir que sous les noms mensongers de Mère Patrie se cachent les appétits les plus bas de la bourgeoisie, et que les travailleurs du monde entier sont à la merci d'une poignée de financiers ne reculant devant aucune hécatombe pour agioter.

Il énuméra les crimes du militarisme durant le 19^e siècle, et dénonça l'éducation officielle comme propagandiste des idées de rapine et de meurtre chez l'enfant.

Enfin, pendant deux heures, il cloua au pilori le système économique et bourgeois, au milieu d'unanimes applaudissements.

Un camarade chanta : « En Harmonie », pour terminer la soirée.

Bon nombre de brochures furent distribuées. A la sortie une collecte faite pour acheter des armes à nos frères russes produisit 12 fr. 10.

Que M. Séligman nous dise maintenant que le verdict du 30 décembre est celui de la nation.

E. DUPIRE

Secrétaire de la section.

SAINT-NAZAIRE

Vive la Patrie ! — Mercredi 17 janvier dernier, passait devant le tribunal correctionnel un ancien soldat né en 1856 et ayant à son actif treize années de service. Blessé en 1884 à Madagascar, il ne peut plus travailler. Comme il en est réduit à la mendicité, il a déjà encouru quarante-neuf condamnations. Et ce n'est pas tout.

Vive l'armée ! — Un certain de ces derniers dimanches, un soldat du 1^{er} bataillon du 64^e de ligne au cours d'une discussion avec des civils frappa une femme à la poitrine avec sa baïonnette. La malheureuse ne dut de n'être pas blessée qu'à son corsé.

Il parut que ce soldat n'en était point à son coup d'essai. Au 14 juillet dernier, étant ivre d'alcool et de patriotisme le quidam cria, gesticulant en invectivant tout le monde qu'il menaçait de sa baïonnette.

Il est inutile de recriminer à propos de ces deux faits. Constataons et passons.

REIMS

On sait que notre camarade Charles Dhooche avait été déferé aux assises de la Marne pour avoir été arrêté affichant le manifeste qui conduisit nos amis du comité de l'A.I.A. devant les jurés parisiens.

Charles Dhooche qui était assisté de M^{re} Révelin qu'accompagnait le avocat Uhry a été condamné à trois mois de prison ce qui a été pour conséquence de faire exécuter la danse du scalp par tous les forains de la presse à tout faire.

VOIRON

La bourgeoisie a la spécialité des gaffes monumentales ; par le procès des anarchistes, janvier 1883, elle lança la propagande anarchiste comme une bombe, sur le monde entier. Aujourd'hui, par le procès des camarades anarchistes, elle vient de lancer la seconde qui, étant donné l'état actuel des esprits portera ses fruits et accélérera la culture de cette société immonde, basée sur le vol, la bassesse, la force et la corruption.

Les camarades de Voiron, les révolutionnaires de toutes écoles, sortant enfin de leur torpeur, ont décidé à la suite d'une réunion de protestation contre l'attention à la Liberté, commis contre nos frères, de fonder de suite un groupe antimilitariste décidé à faire une propagande active et par tous les moyens possibles, pour saper, un des derniers remparts de l'antique servitude et ils pensent que c'est trop longtemps avoir subi le joug abrutissant de nos ennemis. Il est temps de passer enfin de la parole aux actes.

A bas toutes les armées ! Vive la liberté et la fraternité entre tous les peuples !

SUISSE

Il paraît qu'en Suisse, on se préoccupe très fortement de mettre un frein, non à la fureur des flots, mais à la propagande anarchiste. Le conseil fédéral a présenté aux Chambres un projet de loi dans ce sens.

Les descendants dégénérés de Guillaume Tell devraient bien savoir que ce n'est pas par des lois, des projets de lois qu'on met une idée. L'anarchisme, du reste, ne saurait s'émouvoir pour si peu.

L'Internationale

Antimilitariste

SAINT-DENIS.

Samedi, la section avait organisé une réunion publique qui a réussi parfaitement.

A l'issue de cette réunion, une collecte a été faite au profit de nos amis Lemaire et Bastien, qui a produit 15 fr. 05, somme qui a été envoyée à Germain, par les soins de notre camarade Almeréda.

SAINT-OUEN.

La section de Saint-Ouen est définitivement constituée. Elle aura sa première réunion samedi, 3 février, boulevard Victor-Hugo, près la Mairie, où une causerie sera faite par le camarade Louis Grandjean du comité national.

MONTLUÇON.

La section tient sa permanence, comme il a été entendu, aux jours et heures convenus, au local, 195, rue de la République.

KREMLIN BICETRE.

Nos amis Numetska et Léon Clément ont fait une conférence au Kremlin-Bicêtre, à la suite de laquelle une section antimilitariste s'est constituée.

VILLEJUIF.

Après avoir entendu l'exposé des camarades Ziefinski et Léon Clément, sur l'idée de patrie, une section de l'A. I. A. a été constituée.

CHARTRES.

Réunion le samedi, 3 février, au Tonneau, 21 rue des Changées, à 8 heures du soir.

Ordre du jour : Organisation de la propagande ; causerie par un camarade ; cours d'Espéranto ; affaire Lemaire et Bastien.

Les militants de la région sont instamment priés d'assister à cette réunion importante. Pour toutes communications, s'adresser au camarade Robin, 21, rue des Changées.

SAINT-NAZAIRE.

Réunion générale de la section le samedi, 3 février, huit heures précises du soir. Paiement des cotisations ; lecture de la correspondance ; procès Hamelin ; organisation de la conférence Miguel Almeréda ; organisation pour les conférences de Penhouët et Trigac par le camarade Moreau, de Chantenay, du 17 février et 18 ; organisation de sections dans ces deux communes. La présence de tous les camarades est indispensable.

PERPIGNAN.

Samedi, 3 février 1906, au local habituel, réunion des membres adhérents à l'A. I. A. des Travailleurs, section de Perpignan.

Ordre du jour : Mesures à prendre pour l'affichage du manifeste ; remise des cartes pour 1906 ; questions très importantes.

Tous les camarades inscrits à l'A.I.A. depuis janvier 1905, qui n'assisteront pas à cette réunion, seront considérés comme adhérents à toutes les délibérations de la section.

Prière d'apporter les cartes d'adhésion.

Marguerite Castany.

SECTION D'ALGER.

Les membres de la section sont priés de venir à la réunion, aura lieu dans le courant du mois, réunion à laquelle ils seront convoqués individuellement.

Prière d'être exact.

ITALIE.

Les journaux quotidiens ont montré grand bruit d'une communication du comité national d'Italie, disant qu'il y avait actuellement quarante sections existant et fonctionnant dans la presqu'île.

COMMUNICATIONS

Comité de Défense sociale

Vendredi 2 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Jures, 6, boulevard Magenta, réunion.

Des listes de souscription (affaire Lemaire-Bastien) sont toujours à la disposition des camarades susceptibles de les utiliser au mieux de nos intérêts. Ceux qui ne donneront rien de nous les retourneront au plus tôt, ainsi que nous faire parvenir le montant des sommes recueillies par eux. On comprendra notre insistance, la question étant pressante d'intérêt.

Un grand nombre de camarades demandant l'adresse du trésorier, et ne pouvant répondre à tous, nous la donnons ici : G. Poignault, 54, rue des Montibauds, Paris, 20^e.

Salle du Grand Orient de France 16, rue Cadet.

Lundi 5 février, à 8 h. 1/2 du soir, grand meeting.

ting de protestation contre le verdict du jury de la Seine, avec le concours assuré de Gustave Hervé, Emile Chauvelon et autres orateurs.

Maison du Peuple de Montmartre

92, rue de Valenciennes

Quatre conférences par le docteur Péroty sur l'hygiène sociale, les 9, 16, 23 février et 2 mars.

Vendredi 9. — I. L'Hygiène et les maladies.

Vendredi 16. — II. Les causes morbides : le Sunnisme, l'Alcoolisme, l'Habitation.

Vendredi 23. — III. Le Développement humain (grossesse, puériculture, adolescence).

Vendredi 2 mars. — IV. Contagion et prophylaxie, la Tuberculose.

Cours de français pour les étrangers, le lundi et le jeudi de chaque semaine, à 9 heures du soir.

L'Education Libre

Samedi 3 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Berton, 33, rue de Valenciennes. Conférence par le camarade Dikran Elmassian.

Sujet traité : *La Révolution et les Peuples opprimés*.

Vestiaire obligatoire : 0 fr. 30.

Cette soirée étant organisée au profit d'une œuvre de solidarité, les camarades sont invités à y venir nombreux.

L'Aurore du 6^e

Salle Brunier, 16, rue des Grands-Augustins. Vendredi, 2 février, à 8 h. 1/2, Action et Education, par le camarade Mournaud.

Mercredi, 7 février, à 8 h. 1/2 du soir, Hôtel de Ville de Levallois, conférence de Paraf-Javal. Sujet : *La Propriété*.

L'Aube Sociale

Université Populaire

4, Passage Davy (50, av. de St-Ouen, 18^e). Samedi, 3 février, soirée mensuelle. Docteur Poirrier : *Recherche de la paternité*. Entrée 15 c.

Mercredi 7, Potvin : *Les sections enfantines de Paris pour tous et l'Union Universelle*. — Audition par Mme Follet.

Vendredi 9, Vulgus : *La Recherche des Causes*.

Université Populaire du III^e

« La Fraternité »

45, rue de Saintonge, 45

Vendredi 2. — M. James Guillaume : *Cause sur la Révolution française* : II. La prise de la Bastille ; la Nuit du 4 août 1789 ; la Déclaration des Droits de l'Homme.

Lundi 5. — M. Paul Rispal : *Les Ecrivains animaliers* (avec illustrations).

Le soir, le 3 à 5 heures, cours d'allemand, d'anglais, moyen, supérieur, dirigé par M. Silberstein.

Tous les camarades sont instamment priés d'assister à la réunion du groupe qui aura lieu le dimanche, 4 février 1906, à 8 heures 1/2 du soir, au salon réservé du bar des Variétés. Causerie par un camarade.

Sujet traité : *Le Militarisme en France*.

Causeries populaires de Boulogne

Billancourt

Vendredi 2 février, salle Engel, rue Thiers, 82. Réunion des Camarades. Urgent.

ASNIERES

Le samedi, 10 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Marcé, 1, rue de la Station, Controverse sur l'idée de patrie, entre Miguel Almeréda et M. Marius Bincher, président de la « Patrie Française ».

(Section d'Asnières).

ROUBAIN

Dimanche 11 février 1906, Salle du Palais du Travail, 8, rue du Pile, Roubaix, à 6 h. du soir. Grande Soirée familiale au profit de la propagande antimilitariste.

Nous espérons que les militants de toute école auront à cœur d'y assister. Prochainement, lancement d'un manifeste.

Pour le groupe : Potteau, Prudent.

TOULON

Jeunesse Syndicale

Réunion générale lundi, 5 février, 100, cours Lafayette.

Les camarades sont informés que le groupe ouvre des abonnements à la lecture, à raison de 0 fr. 25 par mois. Les livres sont délivrés aux réunions qui ont lieu le 6 et le 20 de chaque mois.

Pour la vente de l'Hymne à l'Anarchie, 1 fr.

le cent, porté en plus, s'adresser à Léonce Fussolle, 12, rue Etienne Pelabon.

LYON

Groupe l'Emancipation

Tous les camarades sont instamment priés d'assister à la réunion qui aura lieu lundi, 5 février, à huit heures du soir, rue Cuvier, 150, au deuxième.

Les questions à discuter sont très importantes : lancement d'un journal ; création d'un groupe de propagande et d'action anarchiste à l'occasion de la période électorale.

Causeries populaires de Lyon. — Les Causeries populaires organisées, dimanche 4 février, à 1 h. 1/2 précise, salle du Chapeau-Rouge, 47, Grande Rue de la Guillotière, une grande fête familiale privée, comprenant un concert ou de nombreux artistes nous diront les meilleurs morceaux de leur répertoire ; une conférence sera traitée le sujet suivant : *Des élections provinciales*.

Quelques camarades interpréteront : *Le Permissif*, drame antimilitariste en un acte, d'Henriot.

Une petite sauterie terminera cette fête. Vestiaire obligatoire : 0 fr. 25.

Nous invitons tous les camarades libertaires, ainsi que les copains des sections de l'A. I. A. qui trouveront des cartes à l'entrée.

MONTPELLIER.

Groupe d'Etudes Sociales. — Samedi, 3 février, à 8 h. 1/2, au siège du groupe, 7, rue Rambaud. Causerie par un camarade : *L'Existence ou la non-existence de Dieu*.

MARSEILLE.

Les Précurseurs, groupe d'action et d'éducation sociale, 63, place Saint-Michel (1^{er} étage). — Samedi, 3 février, à 9 heures du soir, conférence publique par Maréchal-Charpentier.

Sujet traité : *Université populaire*. — Education mutuelle.

La soirée sera clôturée par *Scruple*, pièce sociale en un acte.

Entrée gratuite.

Camarades nous vous adressons un pressant appel pour venir en grand nombre à cette soirée.

Le secrétaire,

GALLY.

ALGER.

Groupe de propagande libertaire. — Les camarades sont informés que le groupe se réunit, dorénavant, tous les dimanches, de 5 à 7 heures au Bar des Troubadours (entresol), rue Bab-el-Oued.

Petite Correspondance

M. F. — Harvey a bien reçu la lettre en son temps, sans doute par distraction il ne l'aura pas répondu.

La bibliographie sera insérée dans le prochain numéro. L'auteur aurait été bien inspiré de nous adresser un exemplaire de son livre. Hélène va un peu mieux. Poignée de main.

**

— Deux érudits, l'un habitant Versailles, l'autre Marseille, nous écrivent pour que nous leur expédions : au premier, six cartes postales « contre l'Eglise » ; au second, La Feuille, par Zo. d'Axa ; ni l'un ni l'autre n'ont signé ni donné leur adresse au bas de leurs lettres. A Marseille, ça n'a pas d'importance, les factuels de la-bas, plus malins que ceux de Paris, sauraient bien trouver quand même, mais nous sommes inquiets pour ceux de Versailles ; aussi attendons-nous que ces deux camarades écrivent de nouveau.

**

— Les camarades Dicioio Bani à Turin et Zavattaro à Ravenna, sont invités d'entrer en correspondance avec Paysio Joseph, cours Lafayette prolongé, 160, Lyon-Villeurbanne.

REÇU POUR « LE LIBERTAIRE »

J. Bonifacio 12 »
Un groupe de copains, restant d'écot après un divorce 1 »
Chazet 1 50
Un camarade 5 »

EN VENTE

au « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur. Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

BROCHURES

Communisme et Anarchie (P. Kropotkine) 0 10 0 15
Machinisme (Jean Grave) 0 10 0
La Panacée Révolution (Grave) 0 10 0 15
Colonisation (Grave) 0 10 0 15
Communisme expérimental, par Fortin-Henry 0 10 0
A mon frère le paysan (Eliade Reclus) 0 10 0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus) 0 10 0 15
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Netlau) 0 10 0 15
Entre Paysans (Malatesta) 0 10 0
Militarisme (Domela Nieuwenhuis) 0 10 0 15
L'Education Libérale (Domela) 0 10 0 15
Déclarations d'Elzéard (P.) 0 10 0
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert) 0 10 0
Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert) 0 10 0 15
L'Anarchie (A. Girard) 0 10 0 15
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle) 0 10 0 15
Nouveau Manuel du soldat 0 10 0 15
L'immortalité du mariage (Chaughy) 0 10 0 15
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire 0 10 0 15
La Lèpre religieuse 0 10 0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure) 0 15 0 20
Fin de la Congrégation. — Commentaire de la Révolution (J. Gohier) 0 15 0 20
L'Art et la Société (Ch. Albert) 0 15 0 20
L'Anarchie (Malatesta) 0 15 0 20
Le Militarisme (D^r H. Fischer) 0 15 0 20
Le rôle de la Femme 0 15 0
L'absurdité de la politique (Paraf-Javal) 0 15 0
La Femme dans les U. P. et les syndicats (E. Girault) 0 15 0 20
Au café, par G. Vyetot, (préface d'Urban Gohier) 0 20 0 25
Les Temps Nouveaux (Kropotkine) 0 25 0 30
Documents socialistes, par Dal 0 30 0 40
Rapports du Congrès antiparlementaire 0 50 0
L'Education et la Liberté (Manuel Devaldes) 0 50 0 60
Le problème de la reproduction, par Sébastien Faure 0 15 0 20
Libre Examen (Paraf-Javal) 0 25 0 30
Les deux haricots, image par Paraf-Javal 0 10 0 15
Justice 0 10 0 15
Grève générale (par les E.S.R.I.) 0 10 0 15
Les Hommes de Révolution (par Michel Zévaco), Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien

Faure, Guesde, Allemane, Gérault-Richard. La livraison 0 10 0 15
Syndicalisme et Révolution (D^r Fierich) 0 10 0 15

Entretiens d'un philosophe avec Mme La Maréchale 0 10 0 15
La Grève des Electeurs (Mirbeau) 0 10 0 15
Vers le bonheur (Sébastien Faure) 0 10 0 15

Les lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste et Emile Pouget) 0 25 0 30
Marchand-Fachoda (J. Guéant) 0 25 0
Pages d'histoire (Tcherkesoff) 0 25 0
Le grand Fléau (E. Girault) 0 20 0 25

Le Parlementarisme et la grève générale (D^r Frieberg) 0 10 0 15
Les Jésuites contre le Peuple (M. Zévaco) 0 10 0